

Traivarses

sur le goût de la langue

hivar 2006-2007

Quê qu'a dit ?

Fin octobre se tenait en Champagne l'Assemblée Générale 2006 * de Défense et Promotion des Langues d'Oïl. Cette réunion a permis à nos amis champenois d'organiser une agréable veillée inter-régionale ainsi qu'une conférence de presse en présence de 5 ou 6 élus locaux et régionaux de tous bords. Or, fait remarquable et qui mériterait d'être entendu, tous, dans leur prise de parole, ont assuré l'assemblée qu'ils étaient d'ardents défenseurs de la **langue champenoise comme patrimoine régional vivant** ! Pas un n'a parlé de « patois » ! Je ne voudrais en aucun cas minimiser les richesses champenoises pour conforter mon argument mais le « patois » de Champagne, n'est en aucun cas plus riche que le morvandiau-bourguignon ! D'autant qu'à l'Ouest nos amis poitevins faisaient état de leur semaine du *parlanjhe* financée par la région Poitou-Charentes. Cette semaine, mise en valeur par un superbe dépliant en couleur, bénéficiant d'ailleurs d'un édito où l'on peut lire que « *le parlanjhe fait partie de notre patrimoine régional* ». Un édito signé ... devinez qui ... Ségolène Royal...

A force de se flatter de faire partie de la civilisation lente la Bourgogne va finir par être la dernière à prendre en main son identité linguistique !

L'Piarrot d'l'Henri,

Pierre LEGER (03 85 44 20 68 / courriel : pplc.leger@wanadoo.fr)

* Le PV de cette AG est disponible à la demande.

Ai lai pôteure-môle (pêle-mêle)

Histoire de sortir un peu du Morvan voici un conte publié par Marie-Jeanne Hénard au début du 20^e siècle et réédité récemment par les Editions Hérode. Il est écrit dans la langue de la région de Tournus. Je ne doute pas qu'avec un petit effort il peut être lu par les morvandiaux de bonne volonté que vous êtes. La musique de la langue et quelques particularités grammaticales attestent de la proximité de la Bresse et du Val de Saône.

Le pî du cheveu Saint-Geôrges

Y était por un biau jo de printemps que Saint-Geôrges se preumenaît dans neus pays quoî aul avait tauje ainmé v'ni; aul allait tout sou dans le ch'min que va dépeu Mancy jusqu'à Vars; aul était à cheveu, c'ment de jûste; vous savez bin que Saint-Georges ne va jama à pi; aul était bien biau c'ment aul a habitude; on dit tauje : « Biau c'ment Saint-Geôrges ». Y para qu'aul avait un grand mantiau tôt blanc, peu dans les pîs des aperons en or; son cheveu atos était blanc dave eune grande crinière qu'au secouait en galopant; quand au passait dans n'un pays, tôt le monde le r'gardait tellement qu'aul était piayant à voi.

Au se premenait dépeu un bout de temps à trava les prairies bien vordes, les tarres bien harsies, les vignes bien pieuchies et au r'gardait tos ces p'tiets pays qu'aul ainmait treu et quoî tôt le monde l'aînmaît atos.

Tôt por un cop, y s'mot à soffier un grand cop de vent que breulait et que fiait piâ en deux les grands peupyes tôt le long de la râ. Tôt portot y fiait des follot de poussière tellement épau que Saint-Geôrges en était tôt éveuyi; ma, an bout d'un p'tiet moment, au voit c'ment un point no du côté du couchant. Y v'nait tauje de pu greu en pu greu tôt en s'avançant vé lune et y voit qu'y était un cheveu tôt no que galopait en fiant du fû po les pîs, dave un cavalier tôt no atos, et qu'avait pas l'âr c'meude. Saint-Geôrges avait bin ésu s'teu fait de recougnitre qu'y était le Diab' que li corait d'après tôt expra po le chasser du pays. Alors, le v'là qu'au prend sa course po li échapper : au filait dro devant lune sans pieu ran r'garder; aul allait c'ment le vent, po les sentes, po les tarres, po les prés, sant seulement fare attention é fossés pas pu qu'é baucheures que le cheveu sautait d'un cop de pî sans jamâ cheu ; ma l'autre corait encore pu vite por daté; aul écrasait, au breulait totes les harbes que se treuvint seu ses pîs. Y travarsons c'ment çen z'au deux tos tos les pays entreume Mancy peu Vars et y arrivons enfin dans n'un endro por itiê tôt près de Vars quoî y a une greusse reuche juchie d't'afait en n'haut d'un teurot, ave la prairie que dévale dans l'en-bas. Le 'Diab' su son cheveu no arrivait tôt

près de Saint-Geôrges et aul était d'ja prôt à li motte la main dessus, quand le Saint qu'était su la fine cuche de la reuche, lance son cheveu dans l'âr; on arait croyu qu'aul allait cheu dans l'en-bas po se tuer su le cop, ma non, le cheveu tot cauvri d'écume galopait tauje dans la prairie c'ment si de ran n'était; aul avait l'âr de vauler ave son biau cavalier su le deu. Et le Diab' qu'avait pas osé sauter dépeu l'en n'haut de la reuche, rastait piqué itié à le r'garder filer po dessus les pays sans jamâ s'arrêter. Le Saint li avait échappé; aul était bin prou en colare, mâ aul avait pieu ran qu'a s'en aller vitement d'itié; y était bin prou molreux por lune et il le fâchait si bin que devant de parti, c'ment au r'gardait encore eune fois dans l'en-bas, au voit tôt au bord de la reuche c'ment le sabeu d'un cheveu qu'arait marqué dans la piarre; alors, aul avait bin été d'obligî de recougnitre qu'y était le pî du cheveu de Saint-Geôrges qu'avait demoré là et qu'aul avait pieu ran a fare itié; au s'était en allé po ne pieu jamâ r'veni et le sabeu du cheveu de Saint-Georges a tauje rasté dans le moînme endro quôî on peut enco le voi de neus jos.

Et maintenant un petit tour du côté de Dijon avec Bernard de La Monnoye (Gui Barôzai) (1641- 1728) avec la préface de ses célèbres Noël

EVARTISSEMAN

Come i seù de lai raice dé bon Barôzai, je n'ai jaimoi velu palai autre langaige que stu de feù mon peire, et de feù mon grand peire, ai qui Dei baille bone vie. C'étoo dé jan, sin vantai sò-t-i di, qui aivein de lai lôquance autan qu'écharre de Dijon. El étein l'honneur de lai ruë du Tillô, voù se trôvoo de lote tam lai feigne fleur du patoi. Ma on di bé vrai : çant an banneire, çant an ceveire. Depeu que de grò monsieu et de grande daime se son venun éborgé dan le quatei, i me seù éporsu que le borguignon y é quemancé ai faire lai quinquenelle. Mai fanne et més antan s'y gâtein de jor en jor, et j'ai remarquai qu'on y bailloo, jeusque dan l'écraigne, de tarbe sôflai ai Chaingenai. Ene dé chôze ancor qui m'é le pu dégôtai, ç'à qu'el y é n'an, pandan l'Aivan, ein dimainche au soir, bon jor bone euvre, aidon qu'an chaufan mé graive je chantoo : Noei ture-lure, devin mon feù, un laquedrive d'un de cé monsieu me vin rejannai ai mai pote, et come ai saivoo qu'aipré l'eà je n'haïssoo ran tan que le jantais, el u l'insôlance, po me bravai, de me chantai de tôte sai force un Noei an bon françoi, qu'ai répéti tan et tan, qu'un de mé drôlai le redizoo le landemain tô coramman. Qui fu ben éboüi ? ce fu moi. Je ne fu potin ni fô ni étodi ; je reviri le Noei de françoi an borguignon. C'à stu voù el à palai dé quate saison. Tô deu son dan ce livrô ; qu'on lés épiglogue, je baudi, ai dire d'espar, le méne aussi frian que l'autre. Aivô tô celai -, come ai n'y é pas plaizi d'être tôjor, dan les afre, moi qui voyoo que le borguignon n'étoo pu an seurtai dans lai ruë du Tillô, que pechô ai pechô mai famille s'y débarôzoo, et que moi-moime j'y etoo, por ainsi dire, an emillan péri, je me seù ai lai farfin évizai de me veni recogné dans le fin fon de lai Roulôte, le pu loin que j'ai pu du mauvois ar de lai moison de monsieu Peti.

Faites l'effort de lire ces deux textes. Même si quelques mots vous échappent laissez chanter la musique des mots et vous verrez, « pechô ai pechô », que cette musique est bien la nôtre et qu'elle constitue d'évidence un immense patrimoine humain à partager. Et si, en 2007, cette rubrique devenait participative !

Lai bounne an-née ài vôs , ài voute mâyon pe ài vôs neurins.